

ALAIN
BERTRAND



ON PROGRESSE

LE DILETTANTE

On progresse

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Massacre en Ardennes, avec Franz Bartelt,
Éditions Labor, Bruxelles, 1999 ; 2006.

La Part des anges,
Le Castor Astral, Bordeaux, 2000.

Le Bar des hirondelles,
Éditions Labor, Bruxelles, 2003.

Monsieur Blanche,
Le Castor Astral, Bordeaux, 2004.

PROSE ET RÉCITS

Lazare ou La lumière du jour,
Le Temps qu'il fait, Cognac, 1998.

La Lumière des polders, Arléa, Paris, 2003.
En province, Le Castor Astral, Bordeaux, 2005.

ESSAIS

Georges Simenon, La Manufacture, Lyon, 1988 ;
rééd. CEFAL, Liège, 1994.

Maigret, Éditions Labor, Bruxelles, 1994.

Jean-Claude Pirotte,
Éditions Labor, Bruxelles, 1995.

Alain Bertrand

On progresse

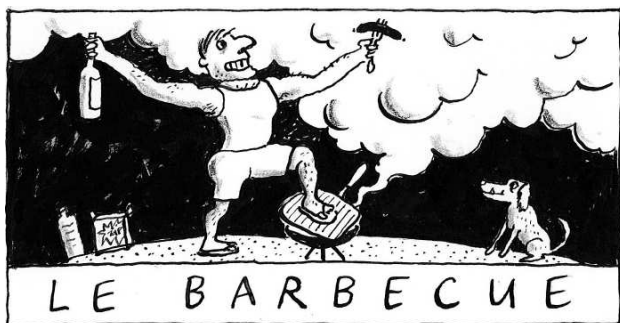
Dessins d'Alice Charbin

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : Alice Charbin

© le dilettante, 2007

ISBN 978-2-84263-216-8



À la belle saison, l'Homme exhibe ses barbecues et rejoue l'histoire du monde.

D'abord, la guerre du feu.

Le bois, il l'achète en filet à la station-service. C'est un anachronisme, mais l'homme moderne n'a peur de rien. Il chiffonne les pages de son journal et pulvérise des caissettes à coups de hache. Cette sauvagerie roule des muscles primitifs sous son t-shirt. La soif le gagne ; les fagots refusent de s'embraser. L'homme se débouche un rosé et déballe une briquette de pétrole. La chose fume, empeste, asphyxie comme le bûcher de Jeanne d'Arc. Le charbon de bois étouffe le début d'in-

cendie. L'homme recourt au carton de lait qu'il agite comme un esclave devant la reine de Saba. Au mépris de toute chronologie, il branche un sèche-cheveux et s'imagine autour d'une Africaine à la sortie du bain.

Les braises sanglantent, les brandons étincellent, la viande graillonne et empeste. Michel Strogoff pleure toutes les larmes de l'âme russe. Dante décrit *L'Enfer* en croquant des cacahuètes. L'homme enfle des bouts de viande crue sur une brochette et fatigue la salade. Il se rêverait bien dans un roman de cape et d'épée, ou sur une île de pirates en train de lamper du rhum. Les *spare ribs* l'entraînent à la conquête de l'Ouest, les côtes de mouton le poussent vers une Australie aborigène, les patates sous alu le plongent dans les tranchées de 14-18.

Quant au thüringer, il le propulse dans l'ombre d'une taverne bavaroise, sous le muflé huileux et rose d'un *oberstumpfher*.

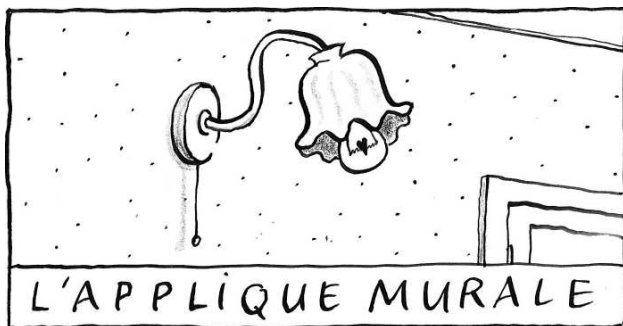
Cette leçon d'histoire renvoie l'homme aux misères de son conditionnement.

Misères qu'il fuit en catimini : sur une grille toute calcinée, comme un indigène de retour de la chasse, le mâle ramène son lard et ses

saucisses. La femelle, les rejetons, le chien bavent devant le feu. Chacun se rue sur son morceau qu'il trempe dans le sang du ketchup.

Vient le moment où le mâle grogne et brille des joues. Sa femme luit de même et flatte le molosse : la vaisselle, d'abord.

Ensuite, la guerre du feu.



En cas de divorce, l'applique murale peut devenir un objet de litige, à l'instar de la poignée de porte ou du robinet. Choisie dans l'amour des commencements et fixée au salon non moins passionnément à l'aide d'une paire de vis en cheville, la lampe éclaira de belles soirées sur canapé – bavardage, lecture, télévision. Et ne s'éteignait qu'à la suite d'une dure journée, obéissant au doigt et à l'œil quand l'ombre cédait aux douceurs de l'éclairage indirect.

L'ampoule grilla bien après le premier orage conjugal.

On changea la bulle de verre sans mesurer que la tension montait, malgré les week-ends

à Paris et les après-midis chez Roche-Bobois.

Quand l'union ne tint plus qu'à un fil, on s'ouvrit aux lueurs d'une sexologue, au courrier du cœur, puis aux ardeurs d'un collègue de bureau.

On devint un gros consommateur de mouchoirs en papier.

Un soir, face à face, on décréta que toutes les histoires ont une fin et que le conjoint déclassé devrait prendre ses cliques et ses claques pour s'en aller construire sur de nouvelles bases, ailleurs.

Au lieu du grand livre de l'amour on ouvrit le grand facturier de la vie.

Chacun fit ses comptes au moyen d'un homme de loi, emportant qui une table, qui un fauteuil, qui un cendrier, qui un verre, qui une fourchette.

Dans une sorte de rage noyée de larmes, on revint dans la maison vide armée d'un tour-nevis.

Et tout ce qui avait été vissé au cordeau fut retiré des murs ou de la salle de bains.

Mais le poignet montra des limites et rendit la raison à elle-même : lui qui m'a plongée dans les ténèbres, de quel droit conserverait-il

cette applique murale? Et ce robinet par où coule l'eau tiède? Et cette poignée de porte?

C'est tout juste si le chagrin n'arrache pas la clenche des toilettes ou le porte-savon du garage.

Et pour quoi faire?

Rien, car toute cette ferraille conjugale repose à la cave, sur une étagère, et, dans la maison de l'amour disparu, les couloirs se couvrent de poussière et les plinthes de coulées de plâtre.

Au mur du salon, deux fils coupés attendent le jeune couple qui a racheté la maison.



Le string est un bonnet de soutien-gorge tendu par un bout de corde à linge. Que fait-on du bonnet vide? Un chapeau de clown? Un cornet de frites? Le string prouve la duplicité des créateurs de mode. Avec le tissu d'une culotte, ils vendent deux strings. Aussi simple que le fil à couper le beurre. Sauf que le beurre, ici, ne prend pas froid et se partage au milieu. C'est même une motte au galbe et à la fermeté variables. Que les hommes guettent comme ils n'ont jamais guetté un paquet de beurre. Car les fesses à slip – hautes, plates, rebondies, moulées ou démoulées – tendent les pantalons au point de laisser des marques.

On a vu cela dans les écoles de boucherie : les pointillés séparent les pièces de viande. Ici, la ligne est continue et trahit le port d'une petite culotte.

Question hygiène, la chose devrait rassurer la gent masculine. Voilà au moins quelqu'un de propre sur elle, jusqu'en l'intime de son mystère.

Certes, mais la propreté a ses bornes, qui ne sont pas celles du plaisir.

Or, la femme aime le plaisir comme le beurre aime le pain.

Oui, mais lequel ? Longtemps, les femmes vécurent à l'air, du moins sous la robe, puis Catherine de Médicis imposa la culotte de cheval. Les hommes, eux, portèrent le slip en même temps que la fourchette, mais à la bouche. C'est dire les progrès de l'histoire, du commerce et de la perversité. Le XIX^e s'étrangla dans le linge de corps, sous le rempart des corsets et des baleines. Après la guerre, la femme libéra ses organes un à un. Elle obtint le droit de vote, prit la pilule, le volant et la poudre d'escampette. Elle fit l'Amazone et finit par envier l'Amazonienne pour son naturel et ses strings.

L'homme venait d'inventer le vêtement qui déshabille et le chirurgien, la croupe brésilienne (dite croupe au silicone).

Pour être *strong*, le string doit se signaler, comme une enseigne de charcutier. En vitrine, une pièce en satin, avec chaîne et anneaux. Ou un tanga de tulle damassé. Ou un mini-string au brodé floral. Il existe même des voilettes transparentes, y compris pour les hommes.

La liberté du fondement est devenue le fondement de la liberté.

À se demander si la civilisation occidentale ne tire pas trop sur la ficelle.

